Document généré le 3 juin 2025 11:21

Magazine Gaspésie

Lydia Bugeaud : une femme débrouillarde et aimante

Delphis A. Babin, DTM

Volume 56, numéro 3 (196), décembre 2019, mars 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92301ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)
2561-410X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Babin, D. A. (2019). Lydia Bugeaud : une femme débrouillarde et aimante. *Magazine Gaspésie*, *56*(3), 44–45.

Tous droits réservés © Musée de la Gaspésie, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lydia Bugeaud, 1947.
Collection Delphis Babin

LYDIA BUGEAUD : UNE FEMME DÉBROUILLARDE ET AIMANTE

Cette année, j'ai un an de plus que ma mère lorsqu'elle est décédée en 1973, soit 88 ans. Pouvez-vous imaginer une femme avoir son treizième enfant à 46 ans? Le gros bébé de 13 livres, c'était Delphis. En blague, je dis à ceux qui me demandent d'où vient ce prénom qu'on avait décidé de me nommer n'importe comment, car on n'était pas sûr de me garder.

Delphis A. Babin, DTM
Fils de Lydia Bugeaud

Attendez plutôt que je vous parle de cette femme extraordinaire qu'était Lydia, ma mère, née en 1885 à Bonaventure et devenue veuve dix ans après ma naissance. En effet, mon père, Alexis Joachim Babin, a été enfermé dans un hôpital psychiatrique. Il était maniacodépressif et il n'y avait pas de médicament pour le soigner à cette époque. Il a séjourné 10 ans à Saint-Michel-Archange, près de Québec, avant de mourir.

Pourtant, nous, les 11 enfants survivants de cette famille de 13, n'avons jamais souffert de la faim et étions confortablement vêtus. Notre mère cousait avec sa Singer à pédale, retournant le linge à l'envers des plus vieux pour habiller les plus jeunes. Elle se couchait tard pour transformer les chapeaux de ses clientes, repriser notre linge ou en confectionner.

Rien ne se perd

Modiste, ma mère réparait et vendait des chapeaux. Elle se devait donc d'être très économe et savait certainement acheter. Un jour, un vendeur de poissons itinérant que l'on appelait Peter Fish a essayé de lui vendre une morue. Ma mère a tellement marchandé, qu'exaspéré, il a lancé une morue sur le plancher de la cuisine : « Tu veux l'avoir pour rien? » Ma mère l'a ramassée et l'a fait cuire.

Sa spécialité culinaire était les tartes : pommes, raisins, fraises, framboises, mélasse, suif. Quand elle les mettait au four, elle leur disait : « Cuisez maintenant ». Ses « Yankee Buns », une pâte roulée trempant dans la mélasse et cuite au four, sont restées dans la mémoire de mes enfants. Son « chiard à l'eau » constituait son plat le plus économique. Ne voulant rien perdre de ce qui garnissait la table pour ne pas gaspiller, elle mangeait tout ce que nous laissions, même ce qu'elle avait échappé par terre.

Lydia n'avait pas beaucoup d'argent de côté, mais elle n'en manquait jamais, même si c'était cinq cents pour donner à la quête à la messe du dimanche. À Noël 1948, mon frère Benoît qui, après s'être marié, s'est établi dans une colonie à Saint-Conrad-de-Ristigouche, peinait à survivre. Ma mère nous a demandé de sacrifier nos cadeaux pour l'aider. Étant le bébé gâté de la famille, on m'a épargné.

L'éducation : une priorité

En 1972, âgée de 86 ans et ayant comme bagage une troisième année, elle a écrit un livre de poèmes. Elle a été invitée à l'émission de radio *Place aux femmes,* animée par Lise Payette et Guy Provost à Radio-Canada. Pour le présenter, Guy Provost a alors lu *Les grands-mères* et *L'automne*. Lise Payette lui a demandé si elle pouvait avoir le livre. Ma mère lui a répondu : « Oui, si vous l'achetez ». Madame Payette a alors emprunté 5 $ à Guy Provost et en a acheté un.

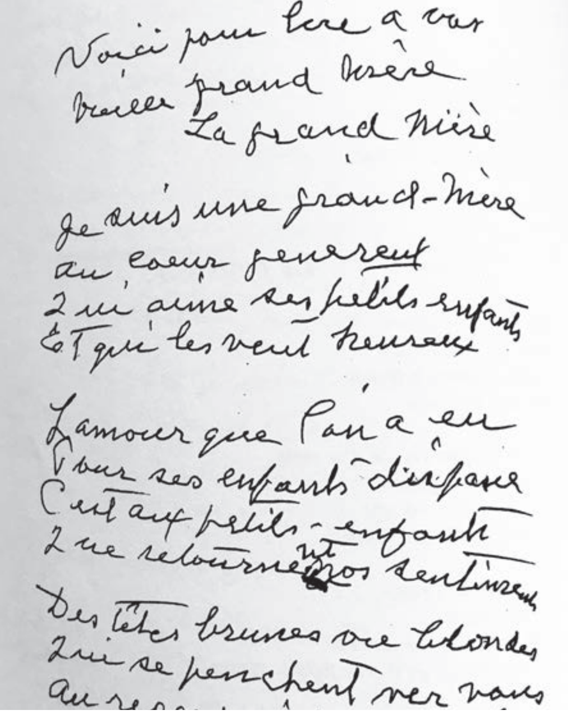
Toute sa vie, elle a étudié la langue française dans une grammaire que ma sœur Bernadette lui avait donnée. Elle économisait sur le papier. Souvent, elle se servait de vieilles enveloppes qu'elle décollait ou de n'importe quel rebut de papier pour coucher ses poèmes. Son écriture était ce que l'on appelait alors une écriture commerciale. Lorsqu'elle nous écrivait au juvénat, mon frère Adrien et moi prenions un mois à comprendre ce qu'elle voulait nous dire, jusqu'à l'arrivée de sa prochaine lettre.

Faire instruire ses filles était primordial pour elle. Lydia ne voulait pas qu'elles deviennent des servantes plus tard. Trois ont été institutrices et une a obtenu un diplôme commercial pour devenir secrétaire.

Du bon temps!

Lydia était une *fan* des artistes de la radio. Je possède encore un carnet où elle colligeait le nom et la date de naissance de ceux-ci. À midi, elle se collait l'oreille à la radio pour écouter l'émission *Jeunesse dorée,* écrite par Jean Desprez et diffusée de Montréal.

Ma mère allait à Montréal deux fois par année pour acheter des chapeaux. Elle nous rapportait des tas de *records* (disques 78 tours) classiques et populaires. Nous les faisions jouer sur notre gramophone que je manipulais assez mal. En effet, j'échappais la tête sur le disque, ce


La grand Mère

Je suis une grand-Mère
au coeur généreux
Qui aime ses petits enfants
Et qui les veut heureux

L'amour que l'on a eu
Pour ses enfants disparus
C'est aux petits-enfants
Que retournent nos sentiments

Des têtes brunes ou blondes
Qui se penchent vers vous

Extrait du manuscrit du poème *La grand-mère*, rédigé par Lydia Bugeaud.
Collection Delphis Babin

qui la faisait sauter les fois suivantes. Chez nous, nous dansions, même si le curé le défendait. Comme nous demeurions près de l'église, elle étendait des draps dans les fenêtres pour que le curé Plourde ne nous voie pas. Elle disait qu'elle aimait savoir où les jeunes se réunissaient, elle avait un meilleur contrôle.

Ma mère nous donnait beaucoup de liberté. Mon frère Adrien et moi pouvions partir pour la journée à la pêche dans la Rivière-à-Ignace sans qu'elle s'inquiète. Elle disait qu'il était important de faire confiance aux enfants.

Ma mère avait un petit côté snob, elle aimait se tenir avec des femmes évoluées. Lorsqu'elle est partie vivre à Montréal vers la fin de sa vie, elle a même été présidente des Filles Canadiennes. Cet organisme féminin de Montréal tenait son congrès à l'hôtel Le Reine Elizabeth.

Retour en Gaspésie

Ma mère voulait être enterrée à Maria. À la suite de son décès durant la Semaine sainte en 1973, nous l'avons exposée à Laval où elle a terminé sa vie. Nous avons mis son cercueil sur le train pour l'enterrer dans notre village. Elle a été exposée une seconde fois à Carleton, le village voisin, avant d'être inhumée. Il était temps qu'on l'enterre, la pauvre!

Alors que j'éprouvais des problèmes financiers, je lui ai emprunté 1 000 $. Elle m'a dit qu'elle les avait mis de côté pour se faire enterrer et que si je ne pouvais les lui remettre avant qu'elle meure, je n'avais qu'à payer ses funérailles. C'est ce que j'ai fait. Je ne vous dirai pas combien ça m'a coûté, mais ça en valait la peine.

Aujourd'hui, je profite des leçons que j'ai reçues de ma mère, dont celle-ci : se tenir occupé à des activités créatrices pour garder intérêt à la vie jusqu'au dernier jour.

Pour en savoir plus : Delphis Babin, *De Maria à aujourd'hui*, éditions du Chapeau violet, 2016. Il est possible de se procurer le livre sur le site d'Amazon.

Écoutez l'émission
Place aux femmes
du 15 septembre 1970

Je suis une grand-mère

Poème de Lydia Bugeaud, tiré de Bernadette Babin,
Les Babin, du Poitou à la Baie-des-Chaleurs, 1993.

«

Je suis une grand-maman
Au cœur généreux,
Qui a des petits-enfants
Et qui les veut heureux.

L'amour qu'on a eu
Pour ses enfants disparus
C'est aux petits-enfants
Que retournent nos sentiments.

Des têtes brunes ou blondes
Qui se penchent vers vous
Au regard si tendre
Ce sont de charmants « bouts d'chou ».

Ces petits ont l'âme pure et sereine :
C'est pour ça qu'on les aime.
Aussi près de la grand-mère,
Pour se faire bercer, ils se réfugient le soir.

Chers anges, dans mes vieux bras,
Vous demandez asile,
Que je ne vous refuse pas
Car en ce moment-là, je vous suis encore utile.

Que de peines portent en eux
Des grands-parents malheureux.
Éloignés, ils rêvent souvent
À leurs petits-enfants.

Un peu à regret, viendra le jour
Où chacun son tour
On doit prendre le chemin
Pour aller rejoindre les « anciens ».

Quant à moi, jusqu'à ce jour,
Je remercie le bon Dieu
D'être heureuse toujours
Puisqu'avec mes enfants, je vis au milieu d'eux.

»